

Stylo, boulot, dodo

Robert Lévesque

Numéro 77, été 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91511ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lévesque, R. (2019). Stylo, boulot, dodo. *L'Inconvénient*, (77), 60–63.

Stylo, boulot, dodo

ATELIERS **Robert Lévesque**

« Quel merveilleux stylo je possède. Il m’a rendu et me rend un service incomparable – ne cesse pas une seconde de couler, ne coule jamais trop, ne fait jamais de tache. » Steinbeck est plutôt content cet avant-midi-là, le mercredi 17 août 1938, il est au travail depuis tôt le matin mais la journée se passera au ralenti, il le sait, il aura à bosser sur le chapitre 19 des *Raisins de la colère*, un chapitre dit *général*, ceux qui, « chargés – sont néanmoins dépositaires de toute l’information et de tout le matériau externes », doivent être insérés entre les chapitres dits *particuliers* où la famille Joad se trimballe vers la Californie ; au ralenti, et irritante, cette journée, car le voisin fait des travaux à sa maison : « Les coups de marteau me rendent presque dingue, mais pas question d’en sortir, je le crains. Il faut que je fasse le travail. » On ne connaît pas la marque de son stylo chéri (c’est de la cuisine) mais on sait, puisqu’il l’a écrit, que Chaplin va venir le visiter en après-midi, « j’aurai terminé tôt », il est alors dix heures vingt lorsqu’il se confie à son journal, il est venu l’écrire dans sa chambre, endroit plus tranquille : « Mais les coups de marteau sont assourdissants, même ici. » Il s’avoue : « Je me fiche de traîner un peu » ; il note qu’une étudiante qui fait une thèse sur lui « écrit de manière terrifiante » ; pensant au ranch que sa femme Carol et lui sont sur le point d’acheter : « J’ai des peurs fugaces que c’est trop bon et trop beau pour moi. » Quoi qu’il en soit, après son salut au stylo, il termine ainsi son *rapport* du jour : « Mais j’essaie de gagner du temps pour ne pas retourner au travail. Au travail ! Terminé. »

Le mercredi 7 septembre 1938 à dix heures trente (c’est toujours au milieu de l’avant-midi qu’il tient le registre d’écriture des *Raisins*) : « Me suis brûlé le doigt du stylo avec une allumette l’autre jour et l’ampoule est apparue juste à l’endroit où le stylo appuie. Et ça me fait un mal

de chien et mon écriture atteint des nouveaux records d'illisibilité. Taylor ratisse son jardin et vaque à ses occupations. Mais il ferait probablement un meilleur boulot que celui que je suis en train de faire. Plus impeccable. J'aimerais être lui parfois. Seulement ratisser le jardin et mélanger un peu de ciment. Comment est-ce que je me suis lancé dans une histoire d'écriture au juste ? Au travail. »

Quand ce n'est pas le voisin Taylor qui cogne du marteau ou qui passe le râteau, c'est sa femme qui s'active aux tâches ménagères. Le jeudi 30 juin à onze heures quinze, il avait écrit : « Carol fait la lessive à l'instant. Je pensais que j'allais avancer, mais je ne peux pas. Il y a plus de bruit dans la maison que dehors, avec la machine à laver qui tourne. » Il s'installe sur la véranda pour continuer à travailler « si je peux ». Il jette alors sur le papier cette phrase : « Ce serait bien de m'arrêter pendant quelques jours. » Le mardi 9 août à onze heures : « La machine à laver me ralentit. » Il avait très mal à la tête ce jour-là et les machines à laver en 1938, les premières *automatiques* (était-ce une Miele, une Bendix ?), devaient sans doute faire un boucan de toucan..., une plainte allongée mais à tue-tête, lancinante.

John Steinbeck a trente-six ans cet été-là de 1938 et autant que le cri du toucan celui du succès l'agace, et même l'effraie. *Tortilla Flat*, *En un combat douteux* et *Des souris et des hommes* ont fait de lui, en moins de trois ans, un auteur célèbre. Il a rejoint Hemingway, Dos Passos et Faulkner sur le plan de la popularité littéraire et cela n'est vraiment pas de nature à le rassurer, il ne se sent pas fait pour la renommée et ses trompettes, le complexe de l'imposteur le tient, il croit que son succès n'est que de la tricherie. S'il a décidé de tenir un registre de ses journées de travail durant l'écriture de son quatrième roman, *The Grapes of Wrath*, c'est qu'il se considère d'abord et avant tout comme un ouvrier (d'où le titre, *Working Days*), un homme comme un autre qui va au travail, qui fait ses heures, abat du boulot. Le mercredi 8 juin à dix heures quarante-cinq, pendant sa pause, il avait expliqué ainsi son intention de rendre compte au jour le jour de ses efforts d'homme qui écrit : « Pas un journal naturellement, mais une tentative de cartographier les journées et les heures de travail effectives d'un roman. »

Dans la première entrée, le lundi 7 février (la dernière sera rédigée le mercredi 26 octobre 1938, les ultimes mots seront : « Mon Dieu, j'espère que c'est bon »), et tout de suite après l'incipit : « Il semble nécessaire de consigner les choses sur le papier. Ne peux pas m'en empêcher », il se met à évoquer la mort subite de son beau-frère survenue il y a deux semaines : « Cela aurait pu être moi si aisément, et j'aurais tant aimé que ce fût le cas. Je suis fatigué de vivre, complètement épuisé. Je suis fatigué de lutter contre toutes les forces que ce misérable succès a levées contre moi. Je ne sais pas si je suis capable désormais d'écrire un livre honnête. C'est, de toutes les peurs, la plus grande. »

Il n'a alors que dix pages d'écrites pour ce roman dont il n'a pas encore trouvé le titre (et ne le trouvera que le 3 septembre), ce sont les pages où Tom, sorti de prison, va réussir à se faire prendre en stop par un camionneur malgré le règlement qui l'interdit : « Je m'appelle Joad, Tom Joad. » Le fils du vieux Tom Joad rentre à la maison après quatre ans de taule pour homicide, il ne sait pas encore que la maison est abandonnée, que les Joad sont forcés de fuir leur terre, qu'ils vont prendre la route dans un camion cabossé avec pour tout espoir l'Ouest, la Californie, des salaires de cueilleurs de fruits que vantent de faux prospectus. Il rejoint les membres de sa famille la veille du grand départ et il fera route et corps avec eux, allant de misères en déceptions

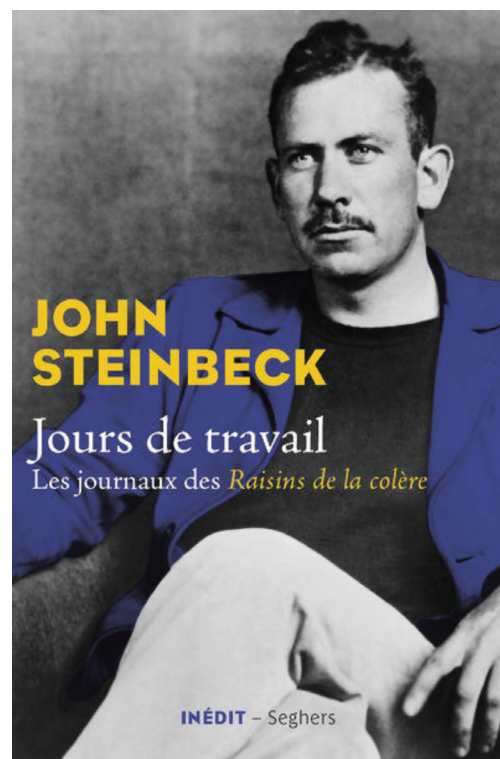
en misères vers une fausse Terre promise...

Steinbeck écrit son chef-d'œuvre (ce sera le Pulitzer de 1939) constamment dans le doute, la peur de ne pas être à la hauteur de son sujet (quoiqu'il ait longuement enquêté sur la situation économique de ces migrants, ces fermiers expropriés par les banques, passés de petits propriétaires à chômeurs, dépossédés de tout et condamnés à errer sur les routes en quête de jobs d'un jour, d'un rien de bouffe, de fossés où dormir). C'est un homme placé devant « un boulot énorme », comme il l'écrit le 18 juin, ajoutant, comme une imprécation, « Honnêteté » avec un grand H. Il explique : « Si je peux rester honnête, c'est tout ce que je peux attendre de mon pauvre cerveau – ne jamais atténuer un mot en faveur du préjugé du lecteur, mais le tordre comme de la pâte à modeler pour qu'il le comprenne. Si je peux y arriver, ce sera tout ce que mon manque de génie peut accomplir. Parce que personne ne connaît mon absence de facilité comme moi je la connais. Je lutte contre elle tout le temps. »

Deux mois plus tard, dans une démoralisation complète alors que le contrat d'édition est signé (« Viking a racheté le contrat et tout le monde est content »), il se demande s'il aura un manuscrit à remettre, il creuse sa déprime et panique : « Je ne suis pas un écrivain. Je me suis raconté des histoires, à moi et aux gens. J'aimerais l'être. Ce succès va me détruire, c'est parfaitement assuré. Cela ne durera probablement pas et ce sera très bien ainsi. » Puis il secoue son courage, et il conclut ce jour-là, le 16 août à dix heures quarante-cinq : « Je vais maintenant essayer de poursuivre mon travail. Juste une séance chaque jour et ça suffit. Je l'oublie toujours. »

Je trouve chez Diderot, un auteur que n'a probablement pas lu Steinbeck, lui préférant Shakespeare et les Évangiles, la phrase exacte qui correspond à l'état d'esprit (découragement et pessimisme) dans lequel le romancier américain s'engouffrait (tout en écrivant un grand roman), c'est un texte de 1758 que le philosophe des Lumières consacra aux auteurs et aux critiques : « Le censeur le plus sévère d'un ouvrage, c'est l'auteur. Combien il se donne de peines pour lui seul ! C'est lui qui connaît le vice secret ; et ce n'est presque jamais là que le critique pose le doigt. »

Il y a dans les *Dies Irae* de Steinbeck écrivant *Les raisins de la colère* un jour de joie, celui où sa femme qui ne fait pas qu'actionner la machine à laver mais qui tape le manuscrit à la machine à écrire trouve enfin le titre ! Elle le découvre dans le texte d'une marche militaire de 1862 inspirée du Livre de l'Apocalypse, *Battle Hymn of the Republic* de Julia Ward Howe : « Mes yeux ont vu la gloire de la venue du Seigneur ; il piétine le vignoble où sont gardés les raisins de la colère ; il a libéré la foudre fatidique de sa rapide et terrible épée ; sa vérité est en marche. »



C'est le 3 septembre, il lui reste encore deux mois de travail mais il jubile : « Merveilleux titre. Le livre a enfin une existence », écrit-il. Un titre et ça y est, il peut écrire : « L'histoire a une réalité enfin. » Et cette vérité en marche, pour lui, c'est la famille Joad qui a quitté l'Oklahoma, les grands-parents qui mourront en route, le père et la mère qui endureront tout, les fils Tom, Al, Noah qui décidera de suivre seul une rivière, le petit Windfield qui a dix ans et sa sœur Ruthie qui en a douze, la grande sœur fragile, Rose de Saron, mariée à Connie qui l'a mise enceinte et qui va la quitter, elle qui accouchera dans un wagon d'un bébé mort-né, puis avec eux Jim Casy le pasteur défroqué qui a souhaité les suivre et qui apaise leurs croyances, et l'oncle John qui ne parle jamais et n'en pense pas moins... Steinbeck parle peu de ses personnages dans son journal quotidien, sinon pour rapporter qu'il lui semble qu'ils « prenaient vie », qu'ils doivent être « intensément en vie tout le temps », qu'il « peu[t] entendre leurs voix ».

En 1948, l'essayiste Roger Caillois (on trouve cela dans son *Quarto* de 2008) disait de Steinbeck : « Des écrivains contemporains, il est le seul dont l'œuvre paraisse une illustration de l'Évangile. Il y a des écrivains catholiques, des écrivains protestants, des écrivains chrétiens. Mais le cas de Steinbeck est unique : il ignore dogme, théologie et religion même. Seul, toutefois, il fait entendre ce qu'est la charité, et comment elle naît. » C'est vrai que Steinbeck, face à Claudel, Gide et Bernanos, c'est le vacher au stetson devant des éminences en cappas. Je me souviens que Renaud Matignon, dans une de ses chroniques au *Figaro*, avait surnommé Steinbeck « le cowboy biblique », ajoutant qu'« on ne sait pas très bien s'il arrive du Far West ou de l'Ancien Testament ».

En 1938, le 15 mars, en Europe, c'est l'Anschluss, Hitler met la main sur l'Autriche alors que Steinbeck bosse sur ses *Raisins* ; ce n'est que le 6 septembre, cinq jours après que les troupes du Führer ont envahi la Pologne, qu'il va, dans son cahier de travail, évoquer la chose en passant : « Europe toujours sous tension. Hitler attend une éternité pour parler. Peut-être la guerre, mais je ne pense pas. » Cet avant-midi-là, ce qui lui importe, c'est que Carol a passé le cap des cent premières pages tapées à la machine et qu'il croit que cette fois-ci il va, lui, passer le cap des cinq cents pages manuscrites : « Environ 600 en tout, ou 650, je pense. Milieu du mois d'octobre, j'aurai fini, je crois. »

Il terminera épuisé la scène ultime – Rose de Saron allaitant un vieil homme affamé dans une grange : « La dernière scène qui est prête depuis si longtemps. » Il est en manque de sommeil. Le 13 octobre à dix heures quarante-cinq : « Cette fatigue aveugle a eu raison de moi. Je ne puis en parler à personne, mais je suis malade à vomir de fatigue. » Le 18 : « J'ai les nerfs en vrac. Peu de sommeil, ces dernières nuits. Mais je vais finir, nom de Dieu. Je suis sûr que je vais finir et que ce soit bon ou pas, ce sera fait. » Le 24 : « Si seulement je pouvais dormir un peu, je serais parfaitement bien. Douze heures, voilà ce que j'aimerais. » Et le 25, à deux jours de la fin et de son « j'espère que c'est bon », John Steinbeck va écrire, tel l'ouvrier qui voit venir la fin de son labeur, ceci : « Je ne sais pas si c'était simplement la pure terreur de la fin ou quoi. J'avais l'estomac en morceaux hier. C'est peut-être les nerfs. Je me suis allongé et j'ai dormi tout l'après-midi. Me suis couché à 10 h 30 et j'ai dormi toute la nuit. Peut-être une sorte de libération. En tout cas, je me sens reposé aujourd'hui et c'est quelque chose. » ■

JOURS DE TRAVAIL. LES JOURNAUX DES RAISINS DE LA COLÈRE

John Steinbeck

Traduit et préfacé par Pierre Guglielmina

Seghers, 2019, 214 p.